

Bulletin culturel



LUMIÈRE SUR NOS PASSEURS DE CULTURE



DANIEL OUELLETTE

LA PETITE FLORE DE CHEZ NOUS
par David Mazerolle, p. 12

CES PERSONNES QUI NOUS ARRIVENT
D'AILLEURS
par Camilla Vautour, p. 14

UN BRIN D'HISTOIRE
Par Aldéo Richard, p. 18

ÉCHOS D'ACADIE
Par Robert Richard, p. 23

REGARD SUR LE PASSÉ
Par Marco Savoie, p. 27

La culture, c'est l'expression du vivant.

Gaëtan Faucher

Le *Bulletin culturel* est produit par la **Société culturelle Kent-Nord**

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Réalisé en appui avec le
Conseil provincial des sociétés
culturelles du Nouveau-Brunswick



Périodique trimestriel accessible via notre site web www.sckn.info
ainsi que sur notre page *Facebook*.

Copies imprimées disponibles gratuitement aux
Coopératives de Richibucto, Saint-Louis et Pointe-Sapin.

Abonnement individuel avec copies envoyées par la poste : 12\$ par année

Impression : *Imprimerie Polycor ltée*

Direction : Carol Bernard

Courrier électronique : bulletinculturel.sckn@gmail.com

Téléphone : 506-876-0094

Courrier postal :

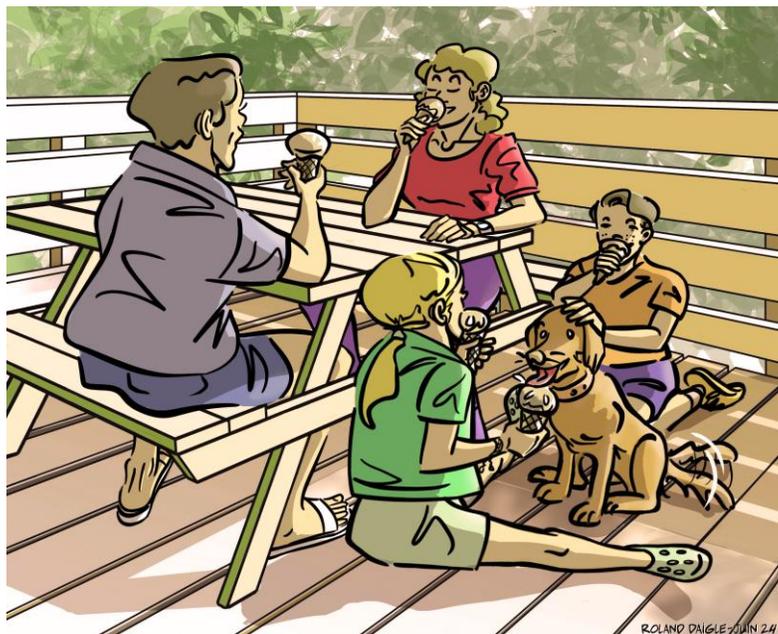
9 rue Archigny
Saint-Louis-de-Kent
N. B., E4X 1C5



Nous appliquons les règles de l'orthographe rectifiée et celles de l'orthographe traditionnelle :

https://www.sckn.info/_files/ugd/9010dc_625c6145a44f494fa8a89odd26ee3096.pdf

MOT DE L'ÉDITEUR



« Être en vacances c'est
n'avoir rien à faire
et avoir toute la journée
pour le faire. »

Robert Orben

Je pense que M. Orben a bien saisi toute la douceur du sentiment de n'avoir rien à faire. Pas tout le temps, mais à l'occasion, comme durant la pause que vous aurez, je le souhaite, cet été. L'on sait tous que ce n'est pas parce que l'on est en vacances, que l'on a rien à faire. Au contraire, on s'efforce souvent de faire entrer dans le calendrier des vacances toutes les activités que chacun aime pouvoir faire : camping, plage, lecture, visite des amis ou de la famille, mais rarement on garde du temps pour ne rien faire.

Mais que veut vraiment dire ne rien faire? Rester assis à regarder devant soi? Oui, pour un moment, cela procure un fort sentiment de bien-être de pouvoir arrêter le mouvement incessant du quotidien. Mais, habituellement, il est préférable que cette pause soit limitée dans le temps, car sinon, elle se transforme en désœuvrement et en ennui. Car pour vraiment jouir d'un temps d'arrêt, il faut d'abord avoir été en mouvement. Les vieilles personnes à qui l'on ne demande plus rien et de qui l'on n'attend plus rien ne peuvent pas, elles, jouir d'un tel adage. Elles n'ont rien à faire et ont toute la journée pour le faire, mais ce sentiment ne leur procure pas le même plaisir que les personnes qui ont le privilège d'être en action. Alors, si vous êtes fatigué.e.s, tant mieux, car c'est un préalable pour se reposer! Ce que l'on peut ressortir de la citation de M. Orben est que les vraies vacances sont celles où nous n'avons rien d'obligatoire à faire, où l'on ne fait que ce que l'on souhaite sur le moment, sans se soucier de ce que nous ne faisons pas. Je vous souhaite cet instant de légèreté.

Dans cette édition estivale, nous vous invitons à prendre des nouvelles d'un artiste originaire de Saint-Charles, **Daniel Ouellette**, musicien multiinstrumentiste, membre du groupe Tradition et enseignant à l'école Samuel-de-Champlain à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Dans une nouvelle rubrique intitulée *La petite flore de chez nous*, **David Mazerolle** qui est scientifique des écosystèmes au parc national Kouchibouguac nous instruit sur un petit fruit dont les trop rares lieux de cueillette sont souvent gardés secrets par ceux qui les récoltent, la chicouté, ou plus communément appelé plaquebière dans la région. **Camilla Vautour** nous présente **Colombe Gallant** qui est originaire du Congo-Brazzaville et qui est maintenant bien installée dans notre communauté. **Aldéo Richard** nous rappelle des moments glorieux de notre histoire acadienne, **Robert Richard** du Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson nous fait le bonheur de partager avec nous le contenu de balados (podcasts) produits dans le cadre d'un projet nommé *Échos d'Acadie*, et finalement, **Marco Savoie**, employé dans un projet d'été pour la Société culturelle Kent-Nord porte un regard personnel sur le journal intime de l'abbé André Bérubé, premier curé résident de Saint-Ignace.

Bonne lecture et bon été!

Carol Bernard
responsable de l'édition



le borgo

Le Borgo est un espace réservé aux organismes sans but lucratif.
 Pour en bénéficier, envoyez-nous votre annonce à l'adresse: bulletinculturel.sckn@gmail.com

Activités d'été à Beaurivage !

1 juin

Disco à roulettes des années 90
 18 h à 22 h
 Centre Kent-Nord Imperial
 33 rue Morgans, Richibucto

9 juin

Célébration de la fierté
 12 h à 15 h
 Parc municipal Jardine
 45, prom. Park, Richibucto

1 juillet

Fête du Canada
 12 h à 15 h
 Parc municipal Jardine
 45, prom. Park, Richibucto

4 juillet

Musique en direct avec
 Marc et Luc
 19 h à 21 h
 10511 Rue Principale,
 Saint-Louis-de-Kent

11 juillet

Musique en direct avec
 Curtis McKinnon
 19 h à 21 h
 9395 rue Main, Richibucto

18 au 21 juillet

Festival de Pétoncles 2024
 Richibucto Scallop Festival
 of Beaurivage Committee

25 juillet

Musique en direct avec
 Kevin Arseneault et Brian Hebert
 19 h à 21 h
 10511 Rue Principale,
 Saint-Louis-de-Kent

1 août

Musique en direct avec
 Soul Country Band
 19 h à 21 h
 9395 rue Main, Richibucto

5 août

Fête du Nouveau-Brunswick
 11 h à 15 h
 Parc Municipal Jardine
 45, prom. Park Richibucto

15 août

Célébrations de la
 fête de l'Acadie
 10h30 à 15 h
 Lieu: Saint-Louis-de-Kent

22 août

Musique en direct avec
 Denis Blanchard
 19 h à 21 h
 9395 rue Main, Richibucto

1 septembre

Épluchette de blé d'inde
 12 h à 14 h
 Parc Municipal Jardine
 45, prom. Park Richibucto

**EXPLORE
 BEAURIVAGE**



Suivez-nous!
 explorebeaurivage



• LES MARCHÉS •
Tradition
 • MARKETS •
COOP
 LA COOPÉRATIVE DE
 SAINT-LOUIS LTÉE
506-876-2431

Monument de commémoration de L'ODYSSÉE ACADIENNE à Saint-Louis-de-Kent

Vous êtes intéressé.e par le projet?
 Des comités sont en train de se former et des
 activités de financements se tiendront au cours
 des prochains mois.

Consultez la page [Facebook](#)

Écrivez-nous à l'adresse :

odyseeacadienne.stlouisdekent@gmail.com



Lumière sur nos passeurs de culture

Mettons les projecteurs sur les personnes qui contribuent à la vitalité et au développement de notre communauté en partageant avec nous leur passion.

Ce mois-ci, nous nous intéressons à un artiste qui mène sa carrière d'enseignant et de musicien dans la polyvalence et la simplicité. Auteur, compositeur, musicien multiinstrumentiste et mentor, Daniel Ouellette influence son entourage comme il a lui-même été influencé, c'est-à-dire dans l'écoute et l'ouverture sur l'autre.

Par Carol Bernard

DANIEL OUELLETTE





Le 22 mai dernier, j'ai eu la chance de rencontrer Daniel Ouellette, musicien originaire de Saint-Charles et demeurant à Saint-Jean, Nouveau-Brunswick. Je vous invite à nous suivre dans le récit de son parcours musical depuis l'enfance jusqu'à ce jour.

LES DÉBUTS

Issu d'une famille de musiciens, Daniel grandit dans une riche culture musicale. Encore tout jeune, vers l'âge de sept ans, il suit des cours de violon avec le père Paul Prévost, curé de Saint-Charles. Et bien que les ambitions de Daniel soient davantage orientées vers la musique traditionnelle, les connaissances académiques qu'il acquiert alors l'influencent et seront marquantes pour la suite de son parcours.

Durant les années qui suivent, son père, Francis, qui avait l'intime conviction qu'un enfant occupé est un enfant heureux, inscrit Daniel dans les sports. Une décision qui s'avéra judicieuse, car depuis l'adolescence, en plus de la musique, l'activité physique occupe une place de choix dans sa vie.

En seulement quelques semaines, Daniel apprend à jouer de la batterie et se retrouve sur scène.

Daniel avait 13 ou 14 ans lorsque son père achète un ensemble de batteries. Il apprend rapidement à en jouer. À cette époque, le père de Daniel jouait chaque fin de semaine dans les soirées musicales qui avaient lieu dans la région. Au cours des années 80, plusieurs groupes musicaux se produisaient régulièrement et ces soirées plaisaient

beaucoup aux amateurs de musique et de danse. Pour se rappeler combien la vie culturelle musicale était riche et vivante à cette époque, on a qu'à penser aux Frères Daigle, à Alphée Arseneau, à Irois Robichaud et Paulette Roy, ainsi qu'aux nombreux autres musiciens locaux qui remplissaient les salles communautaires et qui animaient les mariages, anniversaires ou événements de toutes sortes.

Ainsi, quelques semaines seulement après qu'il eut commencé à jouer de la batterie, son père lui offre de remplacer le batteur de son groupe qui ne pouvait se rendre à une réception de mariage à Acadieville. Malgré son inquiétude de pouvoir réussir ce baptême musical, il accepte la proposition. Et fort heureusement, car c'est là qu'il dit avoir attrapé la pique de jouer sur une scène.



Daniel et son père Francis Ouellette

Il découvrait pour la première fois les émotions fortes et enivrantes que procure l'action de performer musicalement devant un public. Ce fut l'élément déclencheur qui l'a fait tomber en amour avec la musique et qui l'anime encore aujourd'hui.

Son père, Francis, répétait souvent qu'ils étaient redevables envers ceux qui venaient les écouter.

À partir de ce moment, il apprend beaucoup en accompagnant son père à la batterie. Il affirme qu'en plus des spectacles qu'ils offraient régulièrement, c'est lors des pratiques qu'ils tenaient chaque semaine qu'il apprenait le plus. Encore maintenant, il reconnaît l'importance qu'ont eue ces pratiques dans sa formation de musicien. Pour son père, ces moments de répétition étaient à prendre au sérieux et il exigeait des autres musiciens qu'ils se soient bien préparés avant de s'y présenter. Son père répétait souvent qu'ils étaient redevables envers les personnes qui venaient les voir en spectacle, et que, pour cette raison, ils se devaient d'offrir le meilleur d'eux-mêmes.

Vers l'âge de 16 ans, Daniel veut prendre du recul et vivre autrement sa vie d'adolescent. Au même moment, son père décide de prendre sa retraite de la vie musicale.

L'UNIVERSITÉ

À l'époque des études universitaires, à l'université de Moncton, c'est l'occasion pour lui d'explorer de nouveaux styles musicaux et de nouveaux instruments, comme la guitare et la basse. L'influence de son père n'étant jamais très loin, celui-ci l'encourage à offrir ses services de DJ (disque-jockey). On peut se rappeler que les années 90 ont été propices à ce genre d'animation musicale et que les événements animés par un DJ étaient très populaires. Et c'est ainsi que Daniel, suivant la suggestion de son père et muni du système d'amplification qu'il lui avait donné, commença à s'acheter des cassettes de musique pour animer des rassemblements de toutes sortes. Il a beaucoup appris sur les goûts musicaux et les besoins du public durant ces années d'animation, et plus encore, il affirme avoir retiré un revenu intéressant de cette activité qu'il pratiqua durant quelques années.

LA PROFESSION D'ENSEIGNANT

Un 1^{er} emploi, une auto neuve, un mariage et un déménagement en Louisiane en seulement quatre jours!

C'est vers la fin de sa 5^e et dernière année universitaire que Daniel se rend en Louisiane pour visiter son ami Maurice Daigle, qui enseigne là-bas depuis un an. D'une rencontre à l'autre, il finit par se faire offrir un poste d'enseignant dans la région de Lafayette. Il se souvient avec humour que lorsqu'on lui proposa ce poste, en l'espace de quelques jours, il acceptait son premier emploi, il s'achetait une première voiture neuve qui lui permettrait de faire le voyage jusqu'en Louisiane et deux jours plus tard il se mariait avec Sylvette afin qu'elle puisse l'accompagner aux États-Unis durant toute la durée de son séjour. Le lendemain ils partaient tous les deux pour la Louisiane où ils sont demeurés pendant deux ans. Quatre décisions déterminantes dans une vie, prises en quatre jours!

Après la Louisiane, ils reviennent en Acadie, plus précisément à Saint-Jean au Nouveau-Brunswick. Sylvette vient de décrocher un poste dans son domaine et Daniel accepte une suppléance à long terme qui s'est finalement prolongée jusqu'à la fin de l'année scolaire. L'année suivante, on lui offre un poste en enseignement au primaire à l'école Samuel-de-Champlain. C'est ainsi que se poursuit sa carrière d'enseignant et dans laquelle il parvient à partager ses deux passions que sont la musique et l'éducation physique.

D'abord instructeur de soccer auprès des jeunes, il constate avec regret l'absence de musique à son école. Il entreprend alors de créer une activité musicale se tenant durant l'heure du diner. Ce club de musique portant le nom de *Musimaniacs* réunit des jeunes de 10 à 18 ans qui préparent et présentent des spectacles de musique francophone destinés aux élèves des classes d'immersion française de la région de Saint-Jean. Plusieurs talents musicaux ont émergé de cette brillante idée qui fait mieux connaître la culture acadienne dans un milieu majoritairement anglophone.



LE GROUPE TRADITION

Mais si l'on revient à son propre parcours musical qui s'est construit en marge de sa carrière d'enseignant, c'est vraiment lorsque le groupe Tradition a commencé, en 2004, que sa carrière professionnelle a pris un essor. C'est lorsque lui et Gilles Melanson, bassiste originaire de la Baie-Ste-Marie ainsi que Jean-Marc Cormier de Cocagne se sont réunis que le groupe a véritablement pris forme. Comme ils n'étaient pas tous au même niveau d'expérience en musique, ils ont dû pratiquer beaucoup au début, et ce jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment habiles musicalement pour performer devant un public.

De spectacle en spectacle, Daniel souhaitait que le groupe se développe et il envisageait de pouvoir écrire ses propres chansons. Il savait que seul un groupe musical possédant son propre matériel pouvait se produire dans les festivals ou autres événements d'envergure.



Tradition: Pete Belliveau, Daniel Ouellette, Gilles Melanson, France Maillet, Jean-Marc Cormier, Jeannot Haché

Leur toute première création intitulée « C'est la tradition » remporte un énorme succès et atteint le sommet des palmarès.

C'est ainsi qu'ayant déjà quelques chansons à son actif, dont l'amusante « Chanson du pet » qu'il avait écrite pour faire rire les élèves lors de son stage en enseignement à l'école Soleil Levant, ainsi que la chanson « Edmond » interprétée par Maurice Daigle et gagnante d'un concours lancé par CJSE, qu'il commença à écrire pour le groupe. À leur très grand étonnement, leur première chanson intitulée « C'est la tradition » qui avait été enregistrée dans son sous-sol avec l'équipement le plus rudimentaire que l'on puisse imaginer connut un énorme succès dans les radios communautaires. Celle-ci grimpa dans les palmarès jusqu'à devenir numéro un durant plusieurs semaines.

Cela était suffisant pour allumer l'étincelle qui fournirait la motivation à Jean-Marc Cormier et à lui-même de continuer à écrire pour le groupe. Lorsqu'on lui demande ce qui l'inspire lorsqu'il écrit, il répond que c'est en premier lieu ce qu'il désire provoquer chez la personne qui écouterait la chanson qui le guidera dans sa composition. Veut-il émouvoir, faire réfléchir ou faire danser?

Dans sa démarche de création, le rythme des chansons précède l'écriture des paroles. Pour ce qui est de la musique, Daniel a le talent nécessaire pour, à lui seul, composer et enregistrer séparément la partie de chaque instrument et produire un démo que chaque musicien utilisera pour apprendre sa partie respective.

Un peu plus tard, toujours dans le but de s'améliorer et de s'ouvrir à d'autres possibilités, ils osent présenter leur produit à un artiste bien connu sur la scène musicale acadienne, Roland Gauvin. Ils invitent celui-ci à écouter leurs dernières créations. Son jugement ne fut pas trop sévère, car quelques mois plus tard, Roland les appelle pour connaître leur intérêt à participer au Festival Interceltique de Lorient, en France. Vraiment, étaient-ils prêts pour ce genre de défi? Roland les encourage et les rassure, et ils acceptent cette offre incroyable qu'il était difficile de laisser passer. Cette magnifique expérience qu'ils répèteront à quatre reprises leur permis de faire de multiples rencontres qui par la suite leur ont ouvert de nombreuses portes, dont celles de la Suisse et d'autres provinces canadiennes comme le Manitoba, le Québec et la Nouvelle-Écosse.

Actuellement, après une vingtaine d'années de participation à des événements variés ainsi qu'à des dizaines de festivals, le groupe est moins actif qu'auparavant. Cet été, toutefois, ils se rendront en Nouvelle-Écosse avec le groupe Moyenne Rig.



Daniel, lors des jeux olympiques de Vancouver en 2010



Moyenne Rig : Martin Bourque, Noah Ouellette, Jacob Ouellette, Jeremy Richard

MOYENNE RIG

Depuis quelques années, Daniel investit l'essentiel de son temps et de son énergie avec le groupe Moyenne Rig, dont il est à la fois le gérant et le créateur musical. Ce groupe a pris naissance dans le club de musique *Musimaniacs* auquel nous avons fait référence un peu plus haut. Il est formé de quatre jeunes musiciens qui ont grandi à Saint-Jean, mais dont les parents sont originaires de notre région (Saint-Charles, Saint-Ignace et Rogersville). Ses deux garçons, Jacob et Noah, en font partie.

Jouant du country acadien inspiré par des airs bluegrass, le groupe est composé de **Martin Bourque**, chanteur et guitariste, **Noah Ouellette**, banjo, **Jacob Ouellette**, basse et **Jeremy Richard**, mandoline et voix.

Moyenne Rig sera fort occupé cet été avec, entre autres engagements, l'enregistrement de l'émission télévisuelle de Radio-Canada **La grande veillée**, en plus de quelques spectacles présentés en Normandie lors des célébrations du **80^e anniversaire du débarquement** et à **Courseulles-sur-mer**, un spectacle au Pays de la Sagouine le 15 août, d'autres à Caraquet et en Nouvelle-Écosse. Pour l'automne, ils prévoient participer à la **FrancoFête en Acadie** et être de la prochaine cuvée d'**Accros de la Chanson**. Et pour bien enrober le tout, leur dernière création, *Une belle vie*, tourne bien sur les ondes présentement (<https://www.youtube.com/watch?v=G1htsJa8o4I>).

À l'occasion du festival **La semaine acadienne** qui se tiendra cet été à Courseulles-sur-mer (France), Moyenne Rig aura le grand honneur d'assurer la 1^{re} partie de la chanteuse Diane Tell.

REGARD VERS LE FUTUR

Même s'il a encore de nombreuses années de création devant lui, lorsqu'il prend du recul sur sa carrière, Daniel constate combien son père a été important dans son évolution musicale, et cela, sans avoir voulu lui montrer concrètement des choses précises, mais plutôt en étant à l'écoute de ses besoins et en agissant comme modèle. Parce que son père ne se contentait pas du « C'est bon assez », il constate que ce désir de toujours s'améliorer s'est infusé en lui et dans sa propre démarche musicale et que cette discipline de travail l'accompagne toujours.

Tout au long de son parcours artistique et à travers ses différentes expériences musicales, Daniel Ouellette confie qu'il n'a jamais cherché à atteindre des sommets, mais qu'il a davantage vécu sa passion pour la musique au fil des opportunités qui se sont présentées à lui en en tirant le meilleur profit possible. Son objectif? Continuer d'avoir du plaisir avec sa musique et d'en procurer à ceux qui l'écoutent.

Merci, Daniel, de répandre sur l'Acadie ton amour de la musique!

Carol Bernard

Petite flore de chez nous :

la Chicouté

par David M. Mazerolle, Scientifique des écosystèmes, Parcs Canada



Reconnaissez-vous cette petite fleur blanche? Les personnes qui n'ont pas peur de s'aventurer dans nos grandes tourbières du comté de Kent la connaissent probablement, ou l'auront du moins piétiné quelquefois sans le savoir. Plusieurs parmi nous ont un petit faible pour le goût particulier du fruit jaune-orangé qu'elle produira plus tard cet été. C'est la fleur d'une petite plante discrète qui pousse au ras du sol.

Si la quantité de noms attribués à une espèce est une mesure de son utilité pour l'être humain, celle-ci est évidemment bien appréciée par de nombreux peuples. En français, on l'appelle Chicouté, Plaquebière, Plate-bière, Blackbière, Mûre des marais, Mûrier nain, Ronce mûrier, et j'en passe. Le peuple mi'kmaw l'a nommé *Mkuo'qminaqsi'k* et *Ūpkooögemink*. En anglais, elle porte le nom de *Cloudberry*, *Bakeapple*, *Yellowberry*, *Salmon Berry* ou *Nordic Berry*. De la famille des roses, c'est une espèce cousine des framboisiers et des ronces. À vrai dire, on pourrait dire que la Chicouté est une sorte de framboisier miniature.





La Chicouté est une espèce répandue et abondante dans l'hémisphère nord. On la décrit comme étant circumboréale, ce qui signifie qu'on la retrouve partout dans la zone boréale qui traverse l'Amérique du Nord et les régions nordiques de l'Europe et de l'Asie. Chez nous, elle se trouve tout près de la limite sud de son aire de répartition naturelle. Bien qu'elle soit abondante à certains endroits, sa

distribution est en général très clairsemée sur le territoire de notre région, où on la retrouve presque uniquement dans les grandes tourbières, ces milieux humides qui simulent un peu les conditions de la toundra boréale.

D'année en année, sa production de fruit est imprévisible, et l'abondance de plantes ne garantit pas une bonne récolte. Les jeunes plants doivent croître plusieurs années avant de produire des fruits. De plus, la Chicouté fleurit assez tôt, et ses fleurs sont donc vulnérables aux gels tardifs.



Pendant des millénaires, les peuples nordiques en ont fait usage, surtout pour son fruit délicieux consommé frais, en conserves ou en liqueurs alcoolisées, mais aussi pour ses propriétés médicinales. Chez mes grands-parents, les plaquebières étaient habituellement servies telles quelles, agrémentées seulement d'un peu de crème et de sucre. J'en garde de bons souvenirs.

David Mazerolle

Ces personnes qui nous arrivent d'ailleurs

Par Camilla Vautour

Le Nouveau-Brunswick est surtout constitué de petits villages et de villes assez peu peuplées où souvent tout le monde se connaît. La pénurie de main-d'œuvre, l'évolution des technologies de l'information ainsi qu'un marché immobilier favorable ont tous, à leur manière, contribué à l'apport de nouveaux arrivants dans notre région. Ainsi nous vous offrons cette rubrique dans le but de mieux faire connaître les personnes qui choisissent nos communautés comme nouveau milieu de vie.

Portrait des nouveaux arrivants dans la région de Kent

Environ 80 à 90 % des nouveaux arrivants desservis au bureau des services d'établissement d'inclusion et d'intégration pour les nouveaux arrivants dans le comté de Kent (Services d'établissement Kent) sont Philippins. Toutefois, on retrouve des nouveaux arrivants de plusieurs nationalités différentes, dont l'Ukraine, le Mexique, la Jamaïque, l'Algérie, l'Inde, le Pakistan, le Vietnam, l'Allemagne, la Chine, l'Équateur, le Congo et plusieurs de d'autres provinces du Canada.

Beaucoup sont des travailleurs étrangers temporaires qui travaillent dans des usines de transformation de fruits de mer ou même en agriculture. Plusieurs arrivent grâce à un programme d'immigration du Nouveau-Brunswick qui leur donne accès à la résidence permanente (RP). D'autres, comme ce sera le cas dans le présent numéro, nous arrivent comme étudiants.

Le taux de rétention des immigrants dans Kent est élevé comparativement à d'autres régions rurales du Nouveau-Brunswick et cela est particulièrement vrai pour les Philippins qui, en raison de leur grand nombre, ont pu créer une communauté d'appartenance à Richibucto.

En avril 2023, des cours de langue seconde en français ont été offerts à Richibucto. L'intérêt des participants à apprendre la langue française s'explique par le fait qu'ils aimeraient pouvoir communiquer avec les francophones de la communauté.

Exigences pour entrer au Canada

Lorsqu'une personne en provenance d'un autre pays désire s'installer au Canada, elle peut le faire soit en obtenant un «permis temporaire de travailleur étranger (PTTE)» ou un permis d'études. Dans le premier cas, la personne peut occuper des emplois temporaires lorsque des Canadiens qualifiés ne sont pas disponibles (www.canada.ca/fr/emploi-developpement-social/services/travailleurs-etrangeurs). Ce permis est accompagné de nombreuses exigences. (Plus de détails dans le bulletin culturel, no 37, printemps 2024 au www.sckn.info)

Dans le cas d'une personne qui veut venir étudier au Canada, elle devra obtenir une preuve d'inscription à un établissement d'enseignement désigné et ensuite obtenir un permis d'études. Une fois le permis d'études obtenu, des conditions doivent être respectées sinon l'étudiant étranger pourrait perdre son statut d'étudiant et son permis d'études et devoir quitter le Canada. Une fois les études terminées, si l'étudiant veut rester au Canada pour travailler, il devra obtenir un permis de travail. (www.canada.ca/fr/immigration-refugies-citoyennete/services/etudier-canada)

Dans cette édition estivale, nous allons à la rencontre de l'une de ces personnes qui nous arrivent d'ailleurs. Il s'agit de Colombe Gallant, Congolaise d'origine demeurant à St-Louis-de-Kent.

Colombe Gallant



Bonjour Colombe. Tout d'abord, le Bulletin culturel te remercie d'avoir accepté de faire cette entrevue.

Pour commencer, parle-nous un peu de toi, de ta famille et du parcours qui t'a permis d'arriver jusqu'à St-Louis.

Je m'appelle Colombe Gallant mais mon nom de fille était Bouleke Makamona. Je suis née en 1980 au Congo-Brazzaville, pays situé en Afrique centrale. Mon père était entrepreneur en construction et ma mère était secrétaire pour l'Organisation mondiale de la Santé (OMS). Mon père était polygame donc il était légalement marié avec 3 femmes. Il n'est plus polygame maintenant; sa première femme est décédée, il est encore marié avec sa deuxième femme et divorcé de sa troisième femme, qui est ma mère.

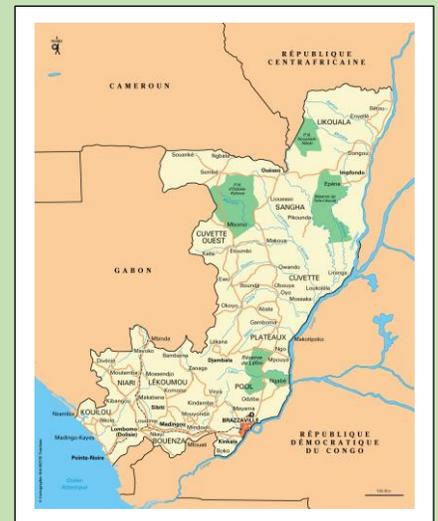
À un moment donné, ma mère, n'étant plus heureuse dans son mariage, décida de quitter mon père. Étant instruite elle pouvait être indépendante économiquement. Par contre, dans mon pays, si une femme quitte son mari elle doit quitter la maison et ne peut pas garder ses enfants avec elle

sauf si le père le permet. La séparation s'étant faite à l'amiable, ma mère a déménagé dans le même quartier que nous pour pouvoir avoir accès à ses enfants. J'ai donc grandi dans une maison avec plusieurs mamans, un frère, quatre demi-frères et quatre demi-sœurs. Mon frère qui partage le même père et la même mère que moi habite à Manchester en Angleterre.

La République du Congo :

- Aussi communément appelé **Congo-Brazzaville** pour le distinguer de l'autre Congo, la République démocratique du Congo aussi connu sous Congo-Kinshasa;
- Situé en Afrique centrale;
- Capitale et plus grande ville: Brazzaville (2,936,000 habitants);
- Obtenu son indépendance de la France le 15 août 1960;
- Le fleuve Congo sert de frontière naturelle entre le Congo-Brazzaville et le Congo-Kinshasa.

	République du Congo	Canada
Population	5,400,000	40,721,000
Densité de population	16 hab./km ²	4 hab./km ²
Superficie	342,000 km ²	9,984,670 km ²



J'ai quitté le Congo-Brazzaville en décembre 1997 à l'âge de 17 ans pour me rendre à Cotonou, au Bénin, en Afrique de l'Ouest pour y terminer mes études post-secondaires. À cette époque, il y avait constamment

des guerres civiles dans mon pays et ça devenait violent. C'était moins sécuritaire pour les familles et mes parents ne voulaient pas que je reste dans cet environnement-là. Ils ont donc décidé de m'envoyer étudier à Cotonou situé à environ 3000 km de Brazzaville. En 1998, ma mère dû quitter Brazzaville en raison de la guerre civile. Elle s'est rendue au Zimbabwe et y a travaillé pour l'OMS jusqu'à sa retraite. Je suis allée la rejoindre de 1999 à 2000.

Mon seul regret c'est que mes parents n'ont jamais porté mon fils dans leurs bras et qu'ils n'ont pas pu assister à mon mariage.

J'ai quitté le Zimbabwe le 28 août 2000. Le lendemain j'arrivais à Moncton. J'avais 20 ans. Je n'ai pas revu ma mère en personne depuis août 2000. J'ai revu mon père en 2006 en Italie. Mes parents ne veulent pas que je retourne en raison des nombreux problèmes d'instabilité et de corruption au Congo. Ils ne veulent pas que je me

retrouve dans une situation où je ne pourrais pas ressortir. On se parle aux deux semaines par "FaceTime". J'ai essayé, il y a quelques années, de faire venir ma mère ici, mais le processus est très long et assez difficile. Et elle a pris de l'âge puisqu'il y a maintenant 24 ans que je suis au Canada. Ma mère à 73 ans et mon père 90 ans. C'est devenu plus difficile pour eux de voyager. Mon seul regret c'est que mes parents n'ont jamais porté mon fils dans leurs bras et qu'ils n'ont pas pu assister à mon mariage.

Pourquoi avoir choisi le Canada?

Au Canada, tu as des meilleurs services et une meilleure éducation pour tes enfants. Pour moi c'était important de pouvoir vivre en français parce qu'au Congo-Brazzaville la langue d'usage est le français. Je ne parlais pas couramment l'anglais donc j'ai opté pour une région où je pourrais vivre en français. C'était le meilleur des deux mondes, car j'allais aussi pouvoir apprendre l'anglais. J'ai beaucoup écouté la télévision en anglais avec les sous-titres en français. C'est comme ça que j'ai appris l'anglais.

Et pourquoi Moncton?

Mon demi-frère habitait déjà à Moncton. Il a facilité mon inscription à l'Université de Moncton (U de M). En arrivant, je voulais étudier dans une branche de la médecine qui me permettrait d'aider le monde, mais à ce moment-là la seule chose qui s'offrait à moi c'était d'étudier en Diplôme préparatoire en science de la santé (DSS). Un an et demi après avoir commencé mes études, on m'a informée que vu que je n'étais pas citoyenne canadienne, je n'étais pas admissible à ce programme. J'ai donc changé de programme et opté pour la Biochimie. J'ai complété deux années en DSS et une année en Biochimie. Après cela, mes parents n'étaient plus en mesure de payer mes frais de scolarité à l'U de M. Je me suis trouvée un emploi sur le campus en tant qu'étudiante en attendant l'obtention de ma résidence permanente. Pendant ce temps j'ai eu d'autres emplois (serveuse, gardienne d'enfants, foyer de soins). Une fois ma résidence permanente obtenue, je suis retournée travailler sur le campus de l'U de M. J'ai donc été étudiante de 2000 à 2003.

En arrivant à Moncton, une des choses qui m'avait surprise était qu'il y avait des jeunes de quinze, seize ans qui travaillaient. Pour moi, travailler si jeune c'était un concept nouveau. Alors je me suis dit que si eux pouvaient travailler, moi aussi je devais pouvoir le faire. Demeurant près de l'Université, je me suis trouvée



Le Congo-Brazzaville regorge de différents tissus les plus colorés les uns que les autres. Un tissu de *wax* (vêtement rouge dans la photo) en est un qui est enduit de cire chaude que l'on retire progressivement sur des zones du tissu pour y appliquer les couleurs qui constitueront le motif final. Il s'agit d'un vêtement de tous les jours. Le *basin* (vêtement blanc dans la photo) est une étoffe à base de coton teintée de façon artisanale. Le tissu deviendra raide et d'un brillant éclatant. Ce vêtement est porté lors d'occasions spéciales.

un emploi à temps partiel au CEPS de l'U de M. J'y ai travaillé de 2001 à 2005. Au moment d'obtenir ma résidence permanente en 2005, on m'a offert le poste à temps plein jusqu'en 2011. J'ai ensuite quitté ce travail au CEPS pour un autre au Centre aquatique de Dieppe jusqu'en 2016. Entretemps, j'avais obtenu ma citoyenneté canadienne en 2008.

Qu'est-ce qui t'a amené à St-Louis et comment ça s'est passé?

Mon mari et moi avons déménagé à St-Louis en 2016. En 2002, j'avais rencontré celui qui en 2013 allait devenir mon mari. En 2014, je donnais naissance à un garçon. Deux années plus tard, mon mari obtenait un emploi permanent au parc national Kouchibouguac et nous avons déménagé à St-Louis. Arrivée à St-Louis je me retrouvais sans emploi, mère au foyer et je ne connaissais personne sauf mon mari. J'ai dû m'adapter. J'étais habituée à vivre en ville où il y a tous les services imaginables et où les magasins et les restaurants sont ouverts à toute heure de la nuit. À St-Louis c'était différent. Avant de déménager j'avais fait beaucoup de recherche. Je voulais savoir comment ça se passait dans la région; s'il y avait des garderies, des groupes de jeux pour enfant, etc.

Dès mon arrivée, je me suis rendue au Centre de ressources familiales de Kent (kentcrfk.ca/fr) à Richibucto où mon fils et moi avons pu participer aux activités qu'ils offraient pour les familles d'enfants âgés de 0 à 6 ans. Ils ont été très accueillants et j'ai adoré le groupe. J'ai tellement aimé ça que je participais aux groupes en français et en anglais à Richibucto et à celui en français à Bouctouche. C'est grâce à ce centre que j'ai pu m'habituer au coin, que j'ai pu me faire des amis. Si tu restes chez toi, tu vas trouver ça très difficile. Il faut que tu sortes, que tu t'introduises dans la communauté. J'ai donc été mère au foyer de 2016 à 2019, année où mon fils a commencé l'école. Depuis 2019, je travaille à temps partiel à l'école Soleil Levant en tant que monitrice de français.

Que connaissais-tu du Canada avant d'arriver ici?

Je savais que c'était un pays bilingue, qu'il y faisait très froid l'hiver et que j'aurais un meilleur avenir côté éducation.

Que connaissais-tu du Nouveau-Brunswick avant d'y arriver?

Pas grand-chose d'autre à part l'Université de Moncton.

Et que connaissais-tu de l'Acadie?

Pas grand-chose non plus, à part le drapeau qui ressemblait au drapeau français avec une étoile en plus. Mais j'ai fini par en apprendre beaucoup parce que mon mari est un fervent Acadien. Pour lui c'est important la culture acadienne donc j'ai beaucoup appris de lui.

Y a-t-il un message que tu voudrais laisser aux lecteurs et lectrices du Bulletin?

Je les encourage à avoir une ouverture d'esprit sur la culture des autres personnes. Ce n'est pas parce que nous venons d'ailleurs et que nous n'avons pas la même couleur de peau ou les mêmes croyances que nous n'avons aucun point en commun. Il faut juste prendre le temps de s'arrêter, d'observer et d'accepter, car on n'est pas si différents les uns des autres. Je terminerai en disant que ce sont les différentes couleurs qui rendent l'arc-en-ciel si beau.

Merci, Colombe, d'avoir partagé avec nous ton parcours et quelques éléments de ta culture et merci de ton ouverture face à notre culture acadienne!

Camilla Vautour

Un brin d'histoire

Par Aldéo Richard

Plusieurs raisons d'être de fiers Acadiens à Saint-Louis-de-Kent

Saint-Louis-de-Kent peut se vanter d'avoir eu plusieurs premières dans ses 227 années d'histoire. Première société d'agriculture, premier Acadien (Jean-Chrysostome Vautour) à obtenir un brevet d'enseignement, premier Acadien (François-Xavier Babineau) à recevoir l'onction sacerdotale, première Acadienne (Émilienne Maillet) à entrer en religion, premier agronome acadien (Louis-Cyriaque Daigle), premier député acadien à Fredericton de 1869 à 1882 et de 1895 à 1908 (Urbain Johnson), première institution acadienne de jeunes filles au couvent, et bien d'autres.

Parmi ces nombreuses distinctions, voici quelques autres faits qui ont mis en valeur la communauté.

Saint-Louis-de-Kent, berceau du drapeau acadien

C'est bien connu, Saint-Louis-de-Kent est reconnu comme le berceau du drapeau acadien. C'est en 1881, à la première convention nationale à Memramcook que le 15 août fut choisi comme fête nationale sous la forte influence de Marcel-François Richard. Cependant, c'est à la deuxième convention nationale à Miscouche en 1884 que Marcel-François Richard a proposé le drapeau acadien tel qu'on le connaît aujourd'hui. Mgr Richard avait demandé à Marie Babineau de la paroisse de Saint-Louis-de-Kent de confectionner le premier drapeau acadien.

Les gens locaux étaient sûrement fiers de leur origine et des réalisations patriotiques survenues au cours des années 1880. En 1889, afin de célébrer leurs réussites, un groupe organisa des activités pour célébrer le 15 août. En 1889, quelques articles parus dans le journal l'Évangéline rapportaient qu'il y avait quelques communautés acadiennes qui célébraient le 15 août, dont Saint-Louis-de-Kent.

Article paru dans le journal l'Évangéline le 24 juillet 1889

« Vu qu'il n'y a point de convention acadienne cette année, la paroisse de Saint-Louis se propose de célébrer le quinze août prochain avec toute la solennité possible. Cette question a été longuement discutée dans la société de débats, et, après plusieurs discours prononcés par différents messieurs, dans une assemblée spéciale tenue à ce sujet, il a été résolu de ne pas

laisser inaperçue cette fête nationale qui doit être chère, à plus d'un titre, à tout enfant de l'Acadie et qui est en même temps destinée à opérer tant de bien au sein de notre petit peuple.

Un nombreux comité a été formé à cette intention et il travaille avec activité aux préparatifs nécessaires, tant pour recevoir convenablement les étrangers qui voudront bien nous visiter dans cette circonstance, que pour rendre la célébration aussi touchante et imposante qu'il sera en son pouvoir.

Il y aura messe solennelle à neuf heures ; et, après le diner, servi sur le terrain, auront lieu les discours de plusieurs orateurs qui ont bien voulu accepter les invitations du comité. Nous comptons de plus sur le concours généreux d'un grand nombre d'orateurs distingués invités non seulement dans le Nouveau-Brunswick, mais encore des différentes parties des provinces maritimes. Quoique cette fête soit organisée dans un but purement patriotique rien n'a été épargné pour la rendre agréable à ceux qui nous feront le plaisir d'y assister. Une séance dramatique et musicale a été préparée avec soin pour la circonstance, et nous ne doutons nullement du succès, car les acteurs, exercés par un maître aussi habile que dévoué, ont déjà plus d'une fois prouvée, leur habileté. Le chant et la musique promettent d'heureux résultats. La société philharmonique de Saint-Louis vient de faire l'acquisition d'une fanfare nouvelle d'un grand prix, et ce corps de musique saura certainement procurer d'agréables moments. Le public est cordialement invité à cette réunion de frères, et nous espérons qu'un grand nombre d'Acadiens, et même de personnes de différentes nationalités viendront célébrer la fête nationale de l'Acadie, qui, nous espérons, produira des résultats heureux et durables.

Le prix des chars sur les embranchements du Kent Northern sera réduit, de sorte que les passagers pourront se procurer des billets à des conditions satisfaisantes.

Par ordre du comité.

Cyriaque Daigle, secrétaire, Urbain Johnson Président ».

- À noter que le Kent Northern (train) partait de Richibouctou et venait à Saint-Louis entre 1885 et 1900.
- Selon Louis-Cyriaque Daigle, la société de débat de Saint-Louis a été fondée en 1870 et était composée d'une cinquantaine de membres dont la moitié était célibataire. Le but du groupe était de discuter de sujets d'actualité et de prendre la parole (se dégêner). En 1886, les jeunes membres du groupe choisirent de fonder un deuxième groupe. Ce regroupement organisait aussi des activités paroissiales comme exemple : un banquet aux « poutines râpées ».
- La fanfare de Saint-Louis fut organisée vers 1880 et cessa ses activités en 1941. Les musiciens jouaient régulièrement aux fêtes de la paroisse, aux offices et lors des processions à la grotte.

La fête du 15 août 1889

Le journal du 28 août 1889 rapportait la fête qui avait eu lieu à Saint-Louis :

« À Saint-Louis, même patriotisme, même pompe dans les décors. Sur les neuf heures, les cloches chantèrent dans la tour de l'église et le peuple envahit aussitôt l'enceinte du saint lieu;

car c'est au pied des autels que les Acadiens de cette localité voulaient commencer à chômer ce jour de fête religieuse et nationale.

Le révérend M. Babineau, enfant de la paroisse, célébra la sainte messe, aidé des abbés Bannon et Bérubé. Les chants de la messe furent exécutés avec beaucoup d'entrain par un chœur composé des meilleures voix de la paroisse.

Le sermon fut prêché par le révérend M. Antoine Comeau, autre prêtre que la paroisse s'enorgueillit d'avoir donnée à l'église. L'orateur, dans une chaleureuse improvisation, a su par son éloquence trouver le chemin des cœurs.

Vers une heure, l'hon. Pierre Amand Landry, M. P, M. Ol. J. LeBlanc, M. P. P., le Dr Ed. Léger, M. Fidèle Babineau, M. P. P., et M. Geo. V. McInerney prirent la parole.

Le soir il eut séance au vieux collège. Tout le monde s'amusa dans le Seigneur.

L'espace nous manque, autrement, nous reproduirions au long des rapports que nos confrères du Nouveau-Brunswick ont publié des fêtes de la Grand'Anses et de Saint-Louis. »

Premier congrès pédagogique francophone à Saint-Louis de Kent le 25 et 26 juillet 1911

Une autre première à Saint-Louis fut un congrès pédagogique francophone en 1911. C'est depuis cette date que les enseignants francophones se rencontrent annuellement pour se perfectionner.

Voici quelques extraits de deux articles parus dans le journal l'Évangéline du 2 et 9 août 1911

« ...On ne fut pas longtemps avant d'apercevoir dans le lointain, le village tout décoré : des drapeaux en profusion, surtout l'étoilé, flottant tout le long de la paroisse, de chaque côté du chemin....

...Au-delà de 120 instituteurs et institutrices occupèrent les premières places. Le public s'est emparé du reste de la salle...du couvent.

Le président annonce que les paroissiens se préparent à partir en procession à la Grotte de Notre-Dame de Lourde, et que les Congressistes sont invités à faire partie de cette procession.

Procession à la Grotte

*Ce rapport déjà trop long ne nous permet pas de décrire au long cette procession. **Entre 3 à 4000 personnes formaient le cortège.** Les bannières de Notre-Dame de Lourde, de Sainte-Anne, de Saint-Joseph, des Enfants de Marie étaient en tête des différents groupes. Le clergé et les Congressistes accompagnaient. Mgr Richard venait en dernier lieu. L'on chantait les litanies de la Sainte-Vierge.*

Arrivé à la Grotte, le Rév. père Pierre parla une dernière fois. Il s'adressa surtout aux Congressistes et leur dit de recourir à Marie qui les aidera puissamment dans leur tâche si difficile de l'enseignement, surtout de l'enseignement catholique. Mgr Richard entonne le « Salve Reina ».



La grotte Notre-Dame de Lourde, vers 1890
Photo, gracieuseté de Vincent Bordage

La fierté acadienne en 2024

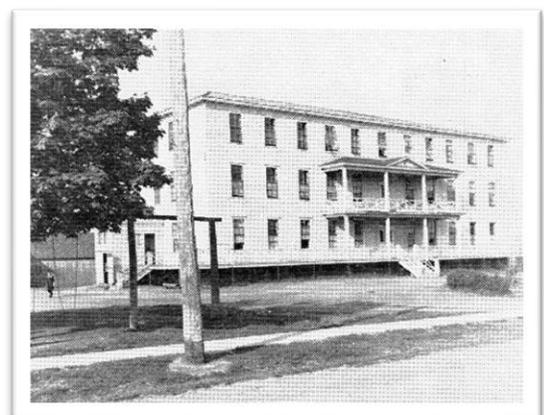
Depuis quelques mois, un groupe d'intéressés tente de s'organiser pour revigorer le parc historique (endroit où l'on retrouve le drapeau acadien géant, la statue de Marcel-François Richard, la statue de Sainte Marguerite Bourgeois, des panneaux historiques, la grotte, etc.).

Ce site est grandement historique parce qu'il a accueilli le deuxième et le troisième couvent des religieuses de la congrégation Notre-Dame. Les religieuses ont joué un grand rôle comme passeuses culturelles et elles ont définitivement influencé un très grand nombre d'entre nous au niveau de la fierté de notre langue et de notre culture.

À l'automne, une réunion publique aura lieu pour informer les intéressés des projets potentiels sur ce site. Les idées et l'implication des participants seront bienvenues.



2^e couvent (1881 à 1938)



3^e couvent (1938 à 1960)



Drapeau acadien géant installé en 2009



Statue de Marcel-François Richard dévoilée en 2012

Aldéo Richard



Grâce à une subvention accordée par la ville de Moncton dans le cadre du programme des subventions culturelles 2023, le Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson de l'Université de Moncton produit une série de dix postcasts. Cette série a pour but de mettre en lumière la contribution des Acadiennes et des Acadiens sur Moncton.

Nous remercions Robert Richard, archiviste en ethnologie acadienne au CEAAC, de nous offrir le verbatim du balado (podcast) que nous vous présentons dans cette édition. Pour écouter tous les balados produits par le CEAAC :

<https://open.spotify.com/show/4N0ppTJEZmZB2Tg97modr9>

BUNKHOUSE BOYS : MUSICIENS ET VOCALISTES DU COMTÉ DE KENT

ÉPISODE 1. Rythmes de l'Acadie : Les Bunkhouse Boys de Moncton et leur impact musical country

RÉSUMÉ

Dans l'épisode 1 de notre série de podcasts, nous explorons l'histoire des Bunkhouse Boys, un groupe iconique de Moncton actif dans les années 1940 et 1960. Leur impact sur la musique country et leur rôle en tant qu'ambassadeurs culturels sont examinés, soulignant leur influence à travers la radio et la télévision en direct, ainsi que leurs concerts en public dans la région Atlantique. Leur héritage, profondément ancré dans la communauté, démontre comment ils ont transcendé les barrières culturelles et linguistiques.

NARRATIF

Bienvenue dans ce nouvel épisode de notre série de dix baladodiffusions dédiées à l'impact des Acadiennes et Acadiens sur Moncton. Aujourd'hui, nous la consacrons aux Bunkhouse Boys, l'un des groupes les plus emblématiques de la scène musicale acadienne. Ce voyage sonore nous emmène au cœur de Moncton, dans les années 1940 et 1960, période durant laquelle des artistes talentueux ont captivé l'attention de toute une région. À travers leurs mélodies et leurs rythmes, les Bunkhouse ont façonné l'identité musicale de leur communauté. Joignez-vous à nous pour un périple dans le temps, à la découverte des récits qui ont fait des Bunkhouse une légende du country en Atlantique.

Le groupe, composé de nombreux membres originaires du Comté de Kent, dans le sud-est du Nouveau-Brunswick, a marqué l'évolution de la musique acadienne. La genèse des Bunkhouse remonte vers le milieu des années 1940, lorsque les frères Myers dans le quartier de Parkton à Moncton commencent à se produire ensemble. Ils s'identifient initialement comme les Lone Star Boys dès 1944, reflétant leur admiration pour le country nord-américain. Ils empruntaient généreusement de ce style, très populaire à l'époque. Len (pour Léandre), Laurie, Vince (pour Vincent) et Gerry (pour Gérald), sous leur nom anglicisé Myers, étaient les fils de Thomas et Ida (Williams) Maillet de Saint-Antoine. Len jouait de la contrebasse, Laurie assurait l'interprétation vocale, Vince et Gerry combinaient les rôles de guitariste et vocaliste.

En 1946, leur ascension débute lorsque, la station de radio locale de Moncton, CKCW leur accorde de l'attention. Cette reconnaissance leur permet de lancer une émission hebdomadaire, qui devient rapidement un rendez-vous incontournable pour les amateurs de country dans la région. Leur succès les conduit à adopter le nom de Bunkhouse Boys. Au fil du temps, les Bunkhouse Boys ont accueilli une multitude de talents, avec environ deux douzaines d'artistes se joignant à eux pour des durées variables. Tandis que certains ont été intégrés temporairement en tant qu'invités spéciaux (« featuring ») ou pour combler des absences, d'autres ont été des piliers du groupe sur le long terme, chacun apportant sa nuance distinctive à l'ensemble.

Aux côtés des Myers, le groupe s'est enrichi avec l'apport de talents acadiens. Des figures telles que Pat Doiron (alias Patrice), remarquable à la guitare électrique, Armand (surnommé Curly) Richard à l'accordéon-piano et Shirley LeBlanc comme vocaliste ont marqué cette présence. D'autres, tels que Johnny Richard, frère de Curly, Angus Robichaud, Bobby Robichaud, Georges Hébert et Ovila (surnommé Oli) Cormier, ont également rejoint le groupe. Ils étaient aussi des ambassadeurs de la culture acadienne. Parmi les membres anglophones, on retrouve Bill Bud, Florence Brown, Ron Goodwin et Jimmy Chapman, qui ont chacun contribué à la diversité et à la richesse du son des Bunkhouse Boys.

Le répertoire varié des Bunkhouse, incluant principalement des reprises de standards du country et des compositions, ce qui leur a permis de toucher un large public. En plus de leurs prestations à la radio et à la télévision, ils se sont produits souvent dans divers cadres, allant des salles de danse aux carnivals et aux festivals, tels que le Festival du homard de Shediac. Leur engagement envers la communauté se manifestait par des spectacles lors d'événements caritatifs, des levées de fonds, et même des concerts pour les détenus du Pénitencier de Dorchester.

Ces événements ont conduit à des situations inattendues. Une anecdote humoristique relate une fois où Gerry a manqué l'horaire du traversier de Cape-Tourmentin au Nouveau-Brunswick à Borden à l'Île-du-Prince-Édouard. Dans l'urgence, Gerry a persuadé un pêcheur avec son bateau de le mener à l'Île, arrivant juste à temps pour sa prestation avec les Bunkhouse. Le trajet, qui a duré

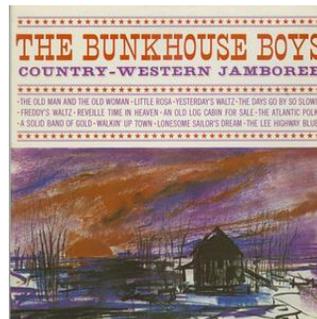
quelques heures, couvrait une distance d'environ 15 kilomètres (9 miles). Semble-t-il que Gerry a dû supporter une odeur désagréable toute la veillée ?

Leur présence était notable dans les cinémas, où ils animaient des soirées en précédant et en suivant des projections. Comme l'avait expliqué Len, dans une interview en 2012, les Bunkhouse avaient la capacité de se produire de manière impressionnante lors d'événements multiples. Ils auraient assuré l'ouverture d'un film au théâtre à Richibucto, puis auraient démonté leur équipement afin d'en clôturer un autre la même soirée à Shediac. Réaliser cette performance, en parcourant la distance entre Richibucto et Shediac, qui est à peu près de 60 km (environ 40 miles), représentait un défi considérable, surtout en tenant compte de la qualité des routes de l'époque.

Leurs tournées, qui s'étendaient à travers le Nouveau-Brunswick, l'Île-du-Prince-Édouard et la Nouvelle-Écosse, ont inclus une visite aux Îles-de-la-Madeleine et à Montréal. Ces concerts étaient une opportunité privilégiée de nouer un lien direct avec leur audience, renforçant leur popularité et leur influence au sein des communautés acadiennes et anglophones. Cette proximité avec le public a contribué à ancrer les Bunkhouse Boys dans le cœur et l'esprit de leurs admirateurs, solidifiant leur statut de groupe légendaire dans la région.

Les Bunkhouse bénéficiaient déjà d'une réputation bien établie auprès d'un large auditoire radiophonique dans les provinces de l'Atlantique. En 1958, leur passage à CKCW-TV, une chaîne locale nouvellement mise en place et gérée à Moncton par Moncton Broadcasting Ltée, a marqué un tournant décisif dans leur carrière. Le réseau anglophone Canadian Broadcasting Corporation (CBC) a commencé à retransmettre cette émission hebdomadaire à travers tout l'Atlantique. Cela a donné l'occasion aux Bunkhouse d'accéder à un public beaucoup plus vaste, augmentant ainsi de manière significative leur portée et leur impact. Cette évolution a non seulement renforcé leur renommée déjà bien ancrée, mais elle a également consolidé leur position de groupe incontournable sur la scène de l'Atlantique. Ils sont demeurés une formation phare dans la région.

La discographie des Bunkhouse est variée. En format 33 tours, nous trouvons leur célèbre album «Country — Western Jamboree» sorti en 1960. Le groupe a aussi distribué deux disques en 78 tours/RPM. Le premier, qui contient une composition de Gerry, «I'm Wasting my Tears Over You» et «I'll Not Forget You», mettent en avant les voix de Laurie et Gerry. Le second, «New Melody Rag», présente Curly à l'accordéon-piano, tandis que «Stephens' Special» propose une brillante performance de Pat à la guitare électrique. Enfin, le lancement de leurs 45 tours/RPM a offert les morceaux «Take Me Back into Your Heart» et «The French Song» montre un autre exemple de leur talent.



Len avait expliqué que les membres devaient jongler entre leurs emplois, leur vie personnelle et familiale, ainsi que leur carrière d'artistes itinérants. Cette situation difficile a finalement mené à la fin des productions du groupe, après près de 20 ans d'activité. Parallèlement, les Bunkhouse ont connu un déclin de leur popularité, suivant l'évolution des goûts musicaux et l'émergence de nouveaux genres. Il semble que cette belle aventure se soit conclue avec une ultime émission télédiffusée autour de 1965.

Les Bunkhouse ont été honorés par son introduction au Temple de la renommée de la musique country du Nouveau-Brunswick en 1984. Cette reconnaissance a été étendue individuellement à des membres du groupe par la suite, avec l'intronisation du guitariste et chanteur Gerry Myers en 1996, imitée de celle de Jimmy Chapman, mandoliniste, violoniste et vocaliste, en 1997. Poursuivant l'héritage, Debby Myers et Shirley Myers, issues de la famille de Gerry, ont également entamé des carrières en tant qu'auteurs-compositrices-interprètes country.

Les Bunkhouse, bien plus que des témoins d'une époque révolue, sont le symbole de l'innovation et de la résilience de la communauté acadienne. Leur histoire, s'étendant au-delà du simple divertissement, met en lumière l'importance de la musique dans la préservation de l'identité culturelle et collective. En tant que figures mémorables du country en Atlantique, ils ont fusionné avec succès tradition et modernité, créant ainsi un héritage unique et inoubliable.

Le parcours des Bunkhouse transcende la trajectoire classique musicale. Il reflète une période dynamique et riche en changements culturels du Nouveau-Brunswick. L'évolution du country, qui a marqué cette époque, a eu un impact profond sur le paysage de la région. La renommée des Bunkhouse auprès d'un public diversifié illustre leur capacité à franchir les barrières culturelles et linguistiques. Leur rôle dans la diffusion et leur apport au patrimoine musical canadien soulignent l'ingéniosité et la créativité des Acadiens, faisant de leur influence sur la culture de Moncton un modèle remarquable.

Le Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson (CEAAC) de l'Université de Moncton exprime sa profonde gratitude à la ville de Moncton pour son généreux soutien, fourni dans le cadre du Programme des subventions culturelles 2023. Ce financement a été crucial pour la réalisation de cette série d'épisodes audio baladodiffusés sur la contribution des Acadiennes et Acadiens à l'histoire de Moncton. Sous la direction de Robert Richard, l'archiviste en ethnologie acadienne du CEAAC, avec la collaboration appréciée de l'étudiant André Goguen, ces épisodes ont pris forme. Ils révèlent des aspects fascinants de l'histoire culturelle de la région.

Nous remercions sincèrement Ronald C. LeBlanc, auteur de « Un aperçu de la contribution de musiciens acadiens et vocalistes acadiennes originaires du Comté de Kent à la musique populaire d'antan de Moncton de 1939 à 1964 ». Nos remerciements s'étendent également à Debbie Myers et Shirley Myers. Pour approfondir le sujet, nous conseillons l'ouvrage de Régis Brun, « Les Acadiens à Moncton : Un siècle et demi de présence française au Coude ». Restez à l'écoute pour la prochaine baladodiffusion, qui continuera d'explorer l'héritage culturel unique de la communauté acadienne à Moncton.

Cet épisode n'a pas pour but de couvrir entièrement la vie et la carrière des Bunkhouse Boys. L'Université de Moncton a aimablement mis à disposition son Studio d'enregistrement audio-vidéo.

Robert Richard

Retour sur une expérience originale

La transcription du journal du père André Bérubé

Lors de l'été 2023, la Société culturelle Kent-Nord a embauché Marco Savoie, alors élève de 11^e année à l'école Mgr-Marcel-François-Richard, pour faire la transcription d'un journal personnel que le père André Bérubé, premier curé de Saint-Ignace, avait tenu sur une durée d'un peu plus de trente-deux années. Il revient ici sur l'expérience unique que cet emploi d'été lui a permis de vivre.

Je dois bien avouer qu'au départ, le défi me semblait insurmontable. Après tout, 473 pages à transcrire de l'écriture cursive à l'écriture commune peut sembler intimidant. Mais je ne voulais pas décevoir ceux qui m'avaient confié cette épreuve, alias la Société Culturelle Kent-Nord. Alors, je me suis mis au boulot... Y'a pas à dire, j'étais perdu comme un poulet sans tête. Comment quelqu'un comme moi qui n'avais presque jamais étudié l'écriture cursive était-il censé décrypter le journal de l'abbé André Bérubé ?

Car, en effet, ces très, très nombreuses pages étaient censées remplir mon été dont l'horaire aurait été pratiquement vide sans boulot pour aller avec. La majorité des pages se ressemblaient, comptant les jours des mois et les événements marquants juste à côté, mais il y avait parfois des exceptions, par exemple un compte-rendu économique des dépenses et accumulations d'argent de la paroisse de St-Ignace.

Certains mots étaient écrits si petits que je fus obligé de laisser un marqueur pour y revenir plus tard. La façon dont Bérubé écrivait dans son journal variait entre les mots-clés (par exemple, les activités religieuses qu'il pratiquait surtout le dimanche. Grand'messe, vêpres, chapelet...) et l'énumération des noms des autres personnages importants dans son quotidien. Autant dire que je fus décontenancé plus d'une fois, surtout au début.

Mais graduellement, je me fis à son style peu orthodoxe, me suis familiarisé avec certains termes dont j'ignorais l'existence même, et à un certain point, lire son journal était devenu une seconde nature. Je progressais de plus en plus vite au fur et à mesure que les jours se comptaient. J'en appris beaucoup, par exemple sur son implication dans la fondation du chemin allant de St-Ignace à Acadieville, en collaboration avec Marcel-François Richard.

Et puis... J'arrivai au bout. Le pauvre André n'était plus là pour continuer son journal. Après avoir rangé le dernier des paquets avec les autres, je repensai à tout ce que j'avais transcrit. 473 pages. La plupart n'imitaient aucunement un roman d'aventures, d'intrigue ou quelconque autre style. Le journal racontait simplement le bref quotidien d'un homme tout aussi simple. Il allait se faire couper les cheveux à Fort-Kent de temps en temps, il passa ses dernières années à faire la mission de Siegas et faisait le ménage dans le presbytère, la cuisine, diverses chambres...

D'une certaine façon, je pense que n'importe qui pourrait prendre exemple sur André Bérubé, moi le premier. Tout comme mon expérience d'été à traduire son journal, ce dernier était là pour vider ses pensées dans l'encre et le papier, et se sentir accompli après une dure journée de travail. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, son grade d'abbé ne le tenait pas constamment occupé à ne devoir faire que des activités chrétiennes. Il participait aussi à des événements communautaires, était présent aux élections, prenait note de ces dernières et du nombre de voix pour chaque candidat afin de les écrire dans son journal.

Il a commencé son journal en tant qu'abbé à St-Ignace, dont l'expérience ne lui procura pas beaucoup de plaisir. Il partit ensuite au début du 20^e siècle à Sainte-Anne-de-Madawaska, à quelques centaines de kilomètres, où il était possible de deviner qu'il y préférait la vie grâce à son journal. Ce dernier compte les jours de 32 ans et demi.

Je suppose cependant qu'il n'a jamais vraiment été heureux. Son journal, bien que riche d'information, ne montrait que très rarement de la joie dans son écriture. Ses responsabilités ont dû prendre le pas sur les petits plaisirs de la vie et il semblait plus marié à son travail qu'autre chose. Peut-être que ce paquet de feuilles était destiné à apporter des informations sur le quotidien d'antan, et que c'est pour ça qu'il semble si monotone. Qui sait... ?



• LES MARCHÉS •
Tradition
• MARKETS •
COOP

Coopérative Cartier Itée

506-523-4461